

## DANS LES COULISSES DES FAUX-MONNAYEURS

Par M. Alain GOULET

(Séance publique du 19 décembre 2009)

*Les Faux-Monnayeurs* occupent une place singulière dans l'œuvre de Gide. D'abord, par son épigraphe qui pouvait paraître surprenante au lecteur de 1926 : « A Roger Martin du Gard, je dédie mon premier roman en témoignage d'amitié profonde ». Or, bien des œuvres précédentes de Gide avaient été conçues et souvent publiées comme romans : *Les Cahiers d'André Walter*, *Le Voyage d'Urien*, *Le Prométhée mal enchaîné*, *L'Immoraliste*, *La Porte étroite* par exemple. *Isabelle* et *Les Caves du Vatican*, tout d'abord conçus comme romans, s'étaient trouvés finalement déclassés par l'auteur, l'un devenant récit, l'autre lui donnant l'occasion de redécouvrir le genre de la sotie. C'est qu'en fait, depuis 1902, Gide rêvait de créer en France une nouvelle forme de roman, celle d'un roman d'aventure qui saurait conjoindre les écritures de Stevenson et de Dostoïevski, pour reprendre deux de ses références majeures. Mais manifestement ce type d'écriture n'est guère dans sa manière, qui se porte essentiellement vers le récit, centré sur un ou deux personnages (*L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, par exemple), ou la sotie, au saugrenu particulier jailli de l'inconscient (*Paludes*, *Le Prométhée mal enchaîné*, *Les Caves du Vatican*). Or avec *Les Faux-Monnayeurs*, Gide a enfin le sentiment d'avoir atteint son objectif de créer un roman d'aventure à la française, dans lequel le narrateur découvre les événements au présent, à mesure qu'ils se produisent.

Deuxième élément majeur. Dans sa lettre dédicatoire des *Caves du Vatican*, Gide déclarait :

« Récits, soties ... il m'apparaît que je n'écrivis jusqu'aujourd'hui que des livres *ironiques* – ou critiques, si vous le préférez – dont sans doute voici le dernier<sup>1</sup>. »

De fait, à partir de 1914, Gide décide de s'affirmer tel qu'il est, en particulier en dévoilant son homosexualité, sa pédérastie, sujet alors tabou et dangereux. Il avait notamment été profondément marqué par la condamnation de son ami Oscar Wilde à deux ans de travaux forcés en 1895, pour homosexualité, et dès ce moment, il s'était promis d'établir le caractère naturel de cette forme de sexualité et de revendiquer le droit de tous à la vivre, au lieu de nier comme le faisaient tous les homosexuels au cours de leurs procès, Oscar Wilde comme les autres. Cette résolution aboutira à une sorte de trilogie dans laquelle

<sup>1</sup> A. GIDE, *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, éd. de Pierre Masson (dir.), Jean Claude, Céline Dhérin, Alain Goulet, David Walker, Jean-Michel Wittmann, Paris, Gallimard, 2009 (2 vol.), t. I, p. 1196. Désormais : RRLD.

l'homosexualité joue un rôle central : *Corydon* d'abord, traité qui s'efforce de démontrer son caractère naturel et ses effets favorables pour la société et la morale ; *Si le grain ne meurt* ensuite, son autobiographie, qui vise à établir la manière dont il a été amené à vivre son homosexualité ; et *Les Faux-Monnayeurs*, roman d'aventure et d'apprentissage dans lequel l'homosexualité se montre sous différentes facettes : car à côté de l'amour d'Édouard pour Olivier, donné comme exemplaire, la relation de Passavant et d'Olivier lui est opposée, apparaissant comme un facteur de dévoiement et de perte, sans parler de l'homosexualité refoulée d'Armand Vedel.

Donc *Les Faux-Monnayeurs* se présentent, entre autres, comme le premier et seul vrai roman de Gide, et comme un roman d'apprentissage dans lequel le désir sexuel se présente selon ses versants homosexuels (Édouard, Passavant, Olivier, Armand) aussi bien qu'hétérosexuel (Vincent, Laura, Bernard, Sarah, Mme Profitendieu, Oscar Molinier, sans compter les enfants de la pension Azaïs...). J'imagine que la plupart d'entre vous connaissez bien ce roman complexe, et je voudrais maintenant vous faire entrer dans les coulisses de ce roman, dont une belle partie se trouve recueillie par la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Pléiade*, mais dont les dossiers de variantes et d'inédits, qui permettent de nouvelles lectures et bien des découvertes, sont malheureusement moins fournis que je ne l'aurais voulu, faute d'une place suffisante consentie au dossier génétique. Je voudrais en particulier concentrer mon propos sur la manière dont, dans ses premières rédactions, Gide se livre parfois intimement sous couleur de la fiction, avant de gommer ce qui peut apparaître comme des confidences personnelles et des aveux intimes.

Car les brouillons peuvent être des confidentiels discrets, garder leurs messages longtemps enfouis, et parfois cacher à jamais leurs secrets. J'ai eu un peu l'impression d'être le magicien d'un conte venant réveiller la belle endormie en lisant certains brouillons des *Faux-Monnayeurs* – dont la quasi totalité du dossier génétique se trouve enfin accessible à la BnF depuis 2001 –, avec l'impression d'être le premier depuis quatre-vingt-cinq ans à pouvoir entendre vraiment les confidences qui y dormaient. Il faut dire que de malins génies s'étaient ingéniés à les enterrer et à brouiller les pistes, et il a fallu l'aventure de la nouvelle édition des œuvres de Gide dans la *Bibliothèque de la Pléiade* pour m'amener à me pencher longuement sur l'ensemble de ses manuscrits et à pouvoir vraiment reconstituer l'ensemble des pièces du puzzle pour déchiffrer et comprendre tout ce qui s'y disait, notamment toutes les confidences personnelles et intimes qui s'y exprimaient sous les voiles de la fiction romanesque.

Commençons donc par quelques mots sur l'histoire de ce manuscrit. En 1919, ayant achevé *La Symphonie pastorale*, Gide se met à songer à ses *Faux-Monnayeurs* tout en poursuivant bien d'autres tâches : achever *Corydon* qu'il voudrait arriver à vraiment publier<sup>2</sup>, et poursuivre la rédaction de ses Mémoires,

<sup>2</sup> L'édition de 1911 de C.R.D.N. n'est qu'une pseudo-édition, de 22 exemplaires que Gide conserve prudemment dans ses tiroirs.

*Si le grain ne meurt*, pour m'en tenir à l'essentiel. Ce n'est pas rien, car ce sont, comme je l'ai dit, trois manières de présenter l'homosexualité sous des angles différents et complémentaires : théorique et argumentatif avec *Corydon*, fait de « dialogues socratiques » ; autobiographique, avec *Si le grain ne meurt* ; romanesque, avec *Les Faux-Monnayeurs*.

Donc Gide travaille à son roman, dans un dialogue fécond avec Roger Martin-du-Gard qui écrit alors ses *Thibault*, mais de façon fort intermittente, multipliant les faux départs, remettant ses fragments sur le métier, avec l'ambition de faire entrer tout ce qui lui arrive dans sa « touffe », tout en menant une vie mouvementée : il est amoureux de Marc Allégret, le futur cinéaste, et en 1923, il devient père de Catherine, afin de prouver que son homosexualité ne le prive pas du pouvoir de procréer. Et voilà qu'en 1924 se réveille en lui le désir d'un grand voyage en Afrique équatoriale française, pour accomplir un rêve de jeunesse et surtout pour y retrouver une nouvelle jeunesse en compagnie de Marc Allégret. Or, en février 1925, lui parvient la demande d'un inconnu qui lui propose de lui acheter le manuscrit des *Faux-Monnayeurs* qu'il est toujours en train d'écrire et n'est pas certain de pouvoir achever avant son départ. La proposition l'intéresse car, l'année précédente déjà, il avait résolu de procéder à une vente fictive des *Faux-Monnayeurs* à Élisabeth Van Rysselberghe, mère de sa fille Catherine – qu'il n'a pas reconnue à cause de sa femme Madeleine –, pour qu'elle en ait la propriété et les revenus<sup>3</sup>. Il répond donc favorablement à cette offre, afin de doter discrètement Élisabeth et, étant parvenu à terminer son roman avant son départ, il vend ce manuscrit 16 000 francs au banquier Arnold Naville, somme assez considérable.

Le manuscrit et la dactylographie demeurent ainsi enfouis chez ce danois. Mais voilà qu'en 1947 ou 1948, un Danois, Einar Tassing, professeur de Littérature française à l'Université de Copenhague, est envoyé par Gide auprès d'Arnold Naville pour consulter ce manuscrit afin d'écrire sa thèse sur *L'art du roman : Les Faux-Monnayeurs*. Ledit manuscrit est en fait alors constitué des liasses de travail éparses remises par Gide. Au lieu de respecter et de numéroter soigneusement ces liasses de brouillons divers, ce Danois persuade le collectionneur que le manuscrit se trouve « dans le plus incroyable désordre »<sup>4</sup>, et il entreprend de le remettre en ordre à sa manière, d'une façon empirique fort critiquable, sans méthode et hors de la moindre notion de génétique littéraire, sans respect pour ce précieux matériau qu'on lui livre, et c'est dans cet ordre nouveau factice que notre banquier amateur de belles-lettres vend l'ensem-

3 Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, CAG 4, Gallimard, 1973, p. 201.

4 Cf. la lettre ms. d'Arnold Naville à M. Y., nouveau propriétaire du manuscrit des *Faux-Monnayeurs*, datée du 11 juillet 1951 : « Il y a trois ans, M. Einar Tassing, agrégé des lettres, professeur de Littérature française à l'Université de Copenhague, commençant une thèse sur « l'art du roman : les Faux-Monnayeurs », était informé par Gide qu'il pourrait avoir communication du manuscrit auprès de moi. Mais, à l'époque, le manuscrit et la dactylo se trouvaient dans le plus incroyable désordre, tels que Gide les avait pris en vrac dans un tiroir spécial et me les avait livrés. C'est donc M. Tassing qui, pendant 3 ans a travaillé sans répit sur ces documents et les a rangés, classés, remis en ordre. En me les rendant récemment, au moment où il termine son long travail, il m'a exprimé le souhait, dans le cas d'ailleurs très improbable où cela pourrait lui paraître nécessaire, de pouvoir encore jeter un coup d'œil sur tel ou tel passage [...] ». (BnF, FR Nouv. Acq. 26960, f. IV).

ble du manuscrit et de la dactylo en 1951 à Charles Hayoit, grand bibliophile belge, lequel s'empresse de confier le tout à l'un des plus remarquables relieurs d'art de l'époque, Pierre Lucien Martin, qui fige l'ensemble génétique sous de somptueuses reliures. C'est dans cet état que les huit volumes des brouillons, manuscrits, dactylo et épreuves des *Faux-Monnayeurs* a été acquis par la Bibliothèque nationale de France en 2001, et mis pour la première fois à la disposition des chercheurs. En l'occurrence, j'ai été le premier à recopier et à ausculter tout cet ensemble mal ordonné, qui suit cahin-caha l'ordre du livre achevé en rejetant dans les marges les brouillons, les démembrant sans égard pour leurs statuts et sans souci de cohérence.

Mais laissons de côté ces réflexions de généticien du littéraire pour parler de quelques-uns des trésors que recèlent ces brouillons, dont j'ai pu publier l'essentiel dans la nouvelle édition de *La Pléiade*. Je me limiterai à quelques pièces qui révèlent certaines confidences à peine déguisées de l'auteur, et qui corroborent ce qu'écrivait justement Chateaubriand : « On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre ; et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs<sup>5</sup>. »

Commençons par la façon dont *Les Faux-Monnayeurs* rapportent la naissance de la passion amoureuse d'André Gide pour Marc Allégret sous couvert de celle qu'Édouard, l'écrivain, éprouve pour celui qui ne s'appelle pas encore Olivier, mais Jacques. Dans le roman, Édouard fait la connaissance de son neveu, un adolescent d'environ seize ans qu'il n'a encore jamais vu, au cours d'un déjeuner impromptu qui a lieu à la suite du vol d'un livre par son frère Georges à l'étalage d'un bouquiniste. Et le coup de foudre qu'il éprouve alors se résume à cette phrase :

« Dès que je le vis, ce premier jour, dès qu'il se fut assis à la table de famille, dès mon premier regard, ou plus exactement dès son premier regard, j'ai senti que ce regard s'emparait de moi et que je ne disposais plus de ma vie. » (RRLD II, 241)

Ce constat fort évocateur est l'élément rescapé d'un grand naufrage, celui du récit qu'Édouard faisait de sa première rencontre avec Jacques, certainement proche de celle qu'a vécue Gide, qui l'avait consignée de façon circonstanciée dans un premier jet datant vraisemblablement de l'automne de 1921. Il s'agissait alors d'une longue coulée narrative dans laquelle le narrateur rapporte le récit de son ami Édouard qu'il retrouve après une longue absence et qui vient de se faire voler sa valise. Si Gide a ensuite renoncé à cette longue narration, sans doute est-ce moins par souci de discrétion que pour une raison d'esthétique romanesque – généralement prévalente chez Gide – car il prend en effet conscience aussitôt après qu'il ferait « fausse route » en maintenant cette longue coulée narrative dans laquelle Édouard se confie au narrateur<sup>6</sup>, dans la mesure où ce dialogue à l'allure de confession l'entraîne « dans une région d'où [il ne va] pas pouvoir redescendre vers la vie » (RRLD II, 535), retrouver le récit sur le mode du roman d'aventures.

5 CHATEAUBRIAND, *Le Génie du christianisme*, G.-F., t. I, p. 231-232.

6 Voir Gide, RRLD II, p. 485-495.

Arpentons donc ce récit de la naissance de la passion amoureuse tel que Gide l'avait d'abord formulé par Édouard interposé dans ce premier jet du roman, fleurant l'authenticité du vécu. Et nous verrons alors que, outre l'intérêt de ce passage pour la connaissance de la psychologie de Gide, il éclaire un certain nombre de notations de son *Journal* restées obscures, entraînant par voie de conséquence toute une réévaluation et une nouvelle compréhension de sa vie depuis mai 1916 jusqu'à mai 1917. Car entre le moment où a eu lieu le coup de foudre de Gide pour Marc et celui où il a accepté de manifester et de vivre son sentiment amoureux, c'est une année entière qui a dû s'écouler, au cours de laquelle l'écrivain aurait tenté, en vain, de combattre sa passion et de prendre ses distances d'avec cet enfant qui lui est alors confié, ainsi que ses frères et sœur, par leur père.

Commençons donc par évoquer cette question de tutelle. Le pasteur Elie Allégret, ancien précepteur d'André Gide et son ami, père de six enfants dont Marc est le quatrième, part en mission pour le Cameroun le 28 janvier 1917. Avant son départ, il a institué André — d'une façon toute amicale et informelle — tuteur de ses enfants, lui demandant de seconder et de secourir sa femme Suzanne si besoin s'en faisait sentir pendant son absence, laquelle se prolongera jusqu'en mai 1919. On ignore quand cette demande lui a été adressée, sans doute dans le courant de 1916, mais le *Journal* ne mentionne aucun contact direct avec les Allégret entre 1914 et 1917. Il est possible qu'absorbé par son travail au Foyer franco-belge, puis par la crise religieuse qui s'en est suivie, Gide n'ait pas renoué avec eux avant mai 1916. Car dans une lettre inédite que Gide adresse à Jean-Paul Allégret, le frère aîné de Marc, le 3 juin 1916, il écrit : « J'ai pu revoir ta mère à un court passage que je viens de faire à Paris »<sup>7</sup>. Ce qu'a pu être ce revoir nous est sans doute raconté par Édouard dans les brouillons du roman, Gide pouvant alors, par ce biais, exprimer enfin le secret qu'il porte enfoui en lui, et rapporter l'événement de l'apparition de son neveu, qu'il avait certes déjà vu enfant, mais qu'il retrouve alors métamorphosé en un bel éphèbe de quinze ans et demi<sup>8</sup>, de la façon dont il l'a vécu.

Jacques survient au cours du repas, et avant de mentionner l'effet produit par son arrivée, Édouard commence par expliquer à son ami combien elle a suffi à bouleverser toute sa morale fondée sur une séparation radicale entre l'amour, conçu comme idéal et éthéré, et le désir qui concerne la sexualité :

« J'avais fait, tu le sais, deux parts dans ma vie, polarisant de mon mieux les éléments de ma nature; il n'y avait pas, chez moi, combat, comme il advient souvent entre la chair et l'esprit, ou si tu veux : les sens et l'âme. Chacun allait de son côté; ils s'ignoraient. Mon âme (on est bien forcé d'employer ce mot) je l'apportais toute pure en hommage à Madame X, qui représentait pour moi tout ce qu'il peut y avoir de meilleur, de plus divin sur terre. C'était une âme si belle que, ce que je ressentais devant elle, il me semblait que ce n'était plus de l'amour, mais plutôt : de l'adoration. Près d'elle je me sen-

7 Je remercie Jean Claude de m'avoir communiqué cette information.

8 Marc Allégret est né le 24 décembre 1900.

tais meilleur. Une sérénité souriante l'habitait et je ne découvrais en elle rien que d'harmonieux, d'angélique et de pur. Et comme aussi bien devant elle toute pensée charnelle m'aurait fait l'effet d'une injure, je laissais d'autre part mes désirs courir l'aventure<sup>9</sup>. »

Cette théorie, c'est celle que Gide a énoncée à plusieurs reprises, notamment dans *Si le grain ne meurt*, pour en ouvrir et justifier la seconde Partie qui expose son entrée dans l'ordre du désir, après la première, centrée sur son amour idéal pour Emmanuelle :

« J'avais pris mon parti de dissocier le plaisir de l'amour ; et même il me paraissait que ce divorce était souhaitable, que le plaisir était ainsi plus pur, l'amour plus parfait, si le cœur et la chair ne s'entra'engageaient point. » (SV, 271)

Voilà donc qu'Édouard découvre ce que peut être le véritable amour et comprend par conséquent que celui qu'il pensait éprouver pour son amie avec qui il n'a que des relations purement platoniques (entendons, bien sûr, Madeleine pour Gide) n'est pas de l'amour véritable — ce qu'Édouard précise à son ami, le narrateur :

« [...] Tu doutais, chez moi, de l'authenticité d'un amour exempt de désirs. « Donne à ton sentiment, disais-tu, tous les noms que tu voudras: affection, amitié, tendresse, dévotion, piété... mais n'appelle pas cela de l'amour. » Te souviens-tu comme tu m'irritais alors ? [...] Eh bien! Tu ne te trompais pas. J'ai compris maintenant. [...] Il me semble que, dès le premier instant, dès qu'il se fut assis, là, devant moi, à cette table, dès mon premier regard, du moins, dès son premier regard, à lui, j'ai senti qu'il s'emparait de moi et que je ne disposais plus de ma vie<sup>10</sup>. »

Arrive ainsi le cri du cœur que Gide conservera dans sa version définitive, au terme d'une grande réflexion sur la nature de l'amour, inséparable désormais pour Gide du désir.

Puis Édouard résume la manière dont s'est passé pour lui le « reste du repas » :

« Je ne trouvai plus rien à dire; du moins, il me semble à présent que je suis resté muet; mais il se peut que j'aie au contraire beaucoup parlé; j'étais inconscient de tout; j'avais déshabité mon corps; un automate mangeait et gesticulait à ma place; c'est en Jacques que je vivais, et je ne me sentais plus qu'en lui. »

La suite présente son état d'esprit des mois suivants, ce que Gide, pour sa part, a aussi éprouvé au cours de l'année 1916, jusqu'à l'acceptation de sa passion au printemps de 1917 :

« Je sortis de chez mon beau-frère dans un état indicible d'exaltation, de ravissement et de consternation. Les jours suivants, je ne songeai qu'à le revoir; et je craignais de le revoir... *Je me refusais*

<sup>9</sup> BnF, Manuscrit FR Nouv. Acq. 26961, f. 166-167.

<sup>10</sup> *Ibid.*, f. 167-168.

à comprendre, à admettre ce qui se passait en moi<sup>11</sup>. Tu ne sus rien de tout cela : comment t'aurais-je avoué ce que je ne m'avouais pas à moi-même, ce que je me refusais à comprendre, à admettre. [Une nouvelle phrase biffée évoque de façon imagée sa situation entre sa passion et ses scrupules d'ami et de tuteur, d'« oncle » comme on l'appelle<sup>12</sup> :] *Je me débattais comme un gibier pris au collet, qui en tirant sur le nœud le resserre<sup>13</sup>.* »

Pour éclairer l'analogie avec le vécu de Gide, il est temps de mettre ce brouillon en parallèle avec ce qu'on peut en lire dans le *Journal*. Celui-ci comporte un trou entre le 3 mai et le 15 juin 1916, qui n'est comblé que par une citation de Fénelon célébrant l'amour, extraite des *Lettres spirituelles*, premier indice codé : « Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! » ; et lorsque reprend le *Journal*, le 15 juin, on y lit :

« J'ai déchiré une vingtaine de pages de ce carnet ; ça a coupé le fil et je n'ai plus rien pu y écrire depuis plus d'un mois. [...] Je sens au-dehors et en moi un immense désarroi ... »

Et après avoir déploré de ne pouvoir se consacrer à un « travail d'imagination » ni à « tout travail de pensée », il avoue : « Je sens au-dehors et en moi un immense désarroi », sans en éclairer la cause<sup>14</sup>.

Cette cause, c'est bien sûr sa nouvelle passion pour Marc dont il ne peut parler à personne et contre laquelle il entend combattre, en vain. En juin, il note :

« Ghéon a repassé par Paris. [...] J'attendais de ce revoir encouragement, appui, réconfort ; il ne m'a apporté que tristesse, une tristesse profonde et secrète comme un deuil qu'on ne pourrait avouer<sup>15</sup>. »

Henri Ghéon, c'était son « franc camarade »<sup>16</sup>, celui qui était le compagnon et le confident de ses désirs et de ses frasques pédérastiques. Mais celui-ci vient de se convertir au catholicisme et vire au bigot ; et Gide regrette vivement que son ami lui ait ainsi été « confisqué ». Le 16 juin, il lui a fait part de son « abominable crise de tourment d'esprit, d'idées noires, d'idées fixes »<sup>17</sup>. Manifestement, le 23 juin, Gide lui a confié sa nouvelle passion et n'a recueilli de lui que de bons conseils en forme de sermons.

Autre indice plus précis : le 15 septembre, il commence un « nouveau carnet » pour son *Journal* :

J'en avais déchiré les derniers feuillets, ils reflétaient une crise terrible où Em. s'était trouvée mêlée ; où, plus exactement : dont Em.

11 Dans les transcriptions de brouillons, les éléments en italiques, entre balises, sont biffés.

12 D'où la relation d'oncle à neveu liant Édouard et Olivier dans *Les Faux-Monnayeurs*.

13 BnF, Ms. 26961, f. 168.

14 Voir *Journal I. 1887-1925*, éd. Éric Marty, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1996, p. 948-949.

15 *Ibid.*, p. 950.

16 Dédicace de *L'Immoraliste*.

17 Lettre de Gide à Ghéon du 16 juin 1916, *Correspondance Ghéon-Gide*, Gallimard, 1976, t. II, p. 911.

était la cause. Je les avais écrits dans une sorte de désespoir, et comme, à vrai dire, ces pages lui étaient adressées, je les ai déchirées sur sa demande après qu'elle les eut lues. Ou si, par discrétion, elle ne me le demanda pas, du moins sentis-je trop le soulagement qu'elle en aurait pour ne pas le lui proposer aussitôt. Et sans doute m'en a-t-elle su gré; mais pourtant je regrette ces pages; non point tant parce que je ne crois pas en avoir écrit jamais de pareilles, ni parce qu'elles eussent pu m'aider à sortir d'un état maladif dont elles étaient le sincère reflet et dans lequel je n'ai que trop tendance à retomber; mais parce que cette suppression a du coup arrêté mon journal et que, privé de ce soutien, j'ai roulé depuis dans un désordre d'esprit épouvantable. J'ai fait de vains efforts dans l'autre carnet. Je l'abandonne à moitié plein. Dans celui-ci au moins, je ne sentirai plus la déchirure<sup>18</sup>. »

On voit à quel point la crise est profonde et combien elle dure. On devine aussi que la lutte qui se déroule en lui l'a amené à avouer à sa manière à Madeleine quels pouvaient être ses préoccupations et ses désirs, voire sa nouvelle compréhension de la nature de l'amour. Car même s'il n'a pas dû alors parler ouvertement de Marc, du moins lui aura-t-il exposé à quel point elle, Madeleine-Emmanuèle, « était la cause » de l'interdit pesant sur l'objet de son désir. C'est donc un secret posé entre eux, et sa résolution de refermer cette crise et de résister à sa passion par amour pour Madeleine l'aurait conduit à déchirer les pages indiscreètes de son *Journal* qui en témoignaient. Cependant, quatre mois plus tard, Gide constate en lui la même « déchirure » entre sa passion pour Marc et son amour pour Madeleine, puis il rapporte comment, durant l'été, il a pris le parti de voyager pour tenter, vainement, de prendre de la distance avec son sentiment pour Marc :

« J'avais quitté Cuverville dans la première semaine de juillet; passé chez les Théo un mois, parti pour Toulouse dans les premiers jours d'août. Après une semaine à Bagnols, été avec Eugène Rouart au Mas, à Amélie-les-Bains, Perpignan et Banyuls [...]. – Retour à Paris; une semaine chez les Théo; puis à Cuverville de nouveau. M'y voici depuis dix jours; tout désemparé, sans espoir, sans joie, sans vertu. J'attendais l'arrivée d'un stylo promis, pour commencer ce cahier où je vais tâcher de reprendre valeur<sup>19</sup>. »

La lutte continue donc en lui, et son effort pour « reprendre valeur » à ses yeux nécessite, ajoute-t-il, « un effort constant, un effort de chaque heure, et constamment renouvelé. Je n'y parviendrai pas sans ruse et pas sans minutie ».

Revenons à nos brouillons des *Faux-Monnayeurs* pour voir comment y est rapportée cette longue lutte interne contre la passion naissante, devenue obsessionnelle. De même que Gide s'était tourné vers Madeleine pour tenter de s'armer contre lui-même, Édouard se tourne vers son amie, Madame X, en vain là aussi. En outre, de façon tout à fait révélatrice, Gide commence par écrire « ma mère » avant de corriger en « mon amie », ce qui n'est pas étonnant

<sup>18</sup> *Journal I*, p. 951.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 951.

quand on pense à quel point, dès ses fiançailles, Madeleine s'était substituée pour lui à sa mère<sup>20</sup> :

« Je ne te parlai pas alors de ce que je voulais me cacher à moi-même. Du reste, à peu de temps de là, [*ma mère* +mon amie] commença de tomber malade ; dans les soins que je lui prodiguai je cherchai d'oublier, [*la nouvelle occupation de mon cœur* +le reste] ; je me forçais de ne penser qu'à elle, mais le fantôme de cet enfant hantait mes nuits et mes jours ; il ne me quittait pas, même au chevet de la malade<sup>21</sup>. »

Dans la reprise de ce premier jet, il ajoute : « et parfois je me détournais d'elle, craignant qu'elle ne vît mon égarement dans mes yeux »<sup>22</sup>.

Après cet échec, il pense apaiser son imagination avec l'épreuve de la réalité :

« Parfois je tentais de me persuader que mon imagination m'offrait une image de lui trop flatteuse, et pensant que la réalité me guérirait de la chimère, – ou peut-être cherchant seulement par ce spéculaire raisonnement un prétexte et une excuse à mon besoin de le revoir – je retournais chez ses parents ; mais, [*ou bien*] il n'était pas là et je repartais désolé ; ou bien l'ayant revu, repartais plus malade encore. Certains autres jours, tout à coup, je courais comme un possédé, comme un fou jusqu'à certain endroit du boulevard en face du lycée d'où je pouvais surveiller la sortie. Et j'arrivais alors bien avant l'heure ; j'attendais ; puis, le cœur battant, la tête en feu, je le suivais de loin... Une seule fois j'ai osé l'aborder dans la rue ; j'ai feint de passer là par hasard ; mais j'étais si troublé que je ne trouvais rien à lui dire et que je l'ai quitté presque aussitôt<sup>23</sup>. »

Ces lignes semblent bien témoigner du vécu, et l'on imagine Gide à l'affût, guettant la sortie du lycée Janson-de-Sailly que fréquente Marc. On peut aussi voir là l'origine, dans le roman, de la scène des retrouvailles manquées à la gare St-Lazare entre Édouard et Olivier (chap. I, 9). Plus loin, le personnage insiste sur son impression de folie, de dépossession de soi, sur ses envies les plus extravagantes :

« Mon émotion à le voir était si vive que je pensais qu'elle éclatait aux yeux de tous ; les idées les plus folles me traversaient la tête ; je ne me sentais plus maître de moi ; capable de je ne sais quelle extravagance, j'allais tout à coup danser en pleine rue, embrasser cet enfant, causer un scandale, me faire arrêter. Par peur de tout cela, ou simplement par effet de l'amour, j'étais complètement paralysé<sup>24</sup>. »

20 Cf. *Si le grain ne meurt*, in *Souvenirs et voyages*, « Bibl. de la Pléiade », 2001, p. 327 ; « la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère[...] », SV, p. 1041 ; et A. GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*. Paris, Minard, « Bibliothèque des Lettres Modernes », 1986, p. 415-420.

21 BnF, Manuscrit FR Nouv. Acq. 26960, f. 68.

22 BnF, Manuscrit 26961, f. 168.

23 BnF, Manuscrit 26960, f. 68-70.

24 *Ibid.*, f. 71-72.

Arrive alors un récit qui a laissé sa trace dans le chapitre III de la première partie des *Faux-Monnayeurs*, rapporté alors par Olivier selon la technique gideenne de la multiplication des points de vue. En voici la première version, issue d'un souvenir personnel :

« La dernière fois que je le vis chez lui, son père me montra de ses vers. Je sentais que cela lui était très désagréable, non pas au père parbleu ! qui s'en montrait très fier, mais à Jacques. Il protestait que ces vers étaient exécrables ; en vérité ils ne me parurent pas des meilleurs. Je crois que Jacques me sut gré de ne lui dire qu'après que le père nous eut laissés. Mais cette fois encore, quand je me suis trouvé seul avec lui, je me suis senti si gêné que je suis demeuré presque muet. Je n'avais qu'un souci, c'était de ne pas lui laisser voir combien j'étais troublé<sup>25</sup>. »

Après l'épreuve de la passion muette en vient une autre pour Édouard : la mort presque simultanée de « sa mère et [de] la femme avec laquelle, ou plutôt auprès de laquelle il vivait »<sup>26</sup>. On pourrait considérer que ce double deuil correspondrait symboliquement à celui que Gide éprouve alors de son amour impuissant pour Madeleine dont il parle le 15 septembre, puis qui couve dans la suite du *Journal*, avec la mention des voyages qui s'en sont suivis. Et de façon symptomatique à nouveau, les figures de la femme aimée et de la mère se trouvent associées.

« Sitôt après mon double deuil, je suis parti. Je t'ai laissé croire que je voyageais pour me distraire de mon chagrin ; c'était pour me distraire de mon amour qui me paraissait monstrueux, abominable. J'avais résolu d'en guérir. Il faut dire qu'à ce moment mon deuil et la religion de ma mère avaient incliné mes pensées<sup>27</sup>. »

Le temps a fait son œuvre, et, continue Édouard,

« Au bout d'une année de voyage, j'avais pu me ressaisir. Je me sentis guéri... comment dirai-je ? – non pas de mon amour précieusement ; non, mais guéri de le trouver abominable. Je l'acceptais à présent comme une chose naturelle ; je dirai plus : comme une chose heureuse, comme un bienfait – et non seulement pour moi : pour lui sans doute aussi, me disais-je<sup>28</sup>. »

Ce délai d'un an correspond au temps écoulé entre le coup de foudre qui se serait produit en mai 1916 et la date du 5 mai 1917 où Gide retrouve Marc et peut partager avec lui son amour : « Merveilleuse plénitude de joie »<sup>29</sup>, note-t-il alors dans son *Journal*.

En attendant, celui-ci reste muet sur les causes des tourments qui taraudent Gide, mais non sur leur existence et leurs effets. Pendant de longs mois, l'écri-

25 *Ibid.*, f. 72-73.

26 BnF, Manuscrit 26961, f. 155.

27 BnF, Manuscrit 26960, f. 73-74.

28 *Ibid.*, f. 74-75.

29 *Journal I*, p. 1033.

vain se sent pris entre sa passion obsédante à laquelle il entend ne pas laisser libre cours, et ses efforts, d'une part pour raviver son amour pour Madeleine dont il perçoit le leurre et qu'il sent s'échapper, et d'autre part pour travailler, s'occuper des autres, sortir de lui-même. Sa lutte contre l'emprise de la passion va jusqu'à lui faire envisager de se soumettre non seulement à Dieu, à une religion, mais le conduit aussi à exprimer sa sympathie à Maurras et à ses idées, cherchant désespérément à se soumettre à une Loi, une règle<sup>30</sup>. Tout le *Journal* de cette époque devient aisément lisible et compréhensible dès qu'on a en tête le brouillon des *Faux-Monnayeurs* qui en éclaire les données. On y trouve par exemple certaines citations cryptées, comme celles de Bossuet du 17 septembre 1916 qui traitent de la malédiction de l'amour, sans commentaire, inscrites comme des pierres blanches à son seul usage :

« C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre, qu'il les livre à leurs propres désirs; comme s'il disait: Il les livre entre les mains des bourreaux...»

« Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains noeuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. »

Puis une page entière fait allusion aux ravages que l'écrivain constate dans son corps et ses pensées. Son corps d'abord, en proie à ses désirs nocturnes :

« Hier, rechute abominable. [...] Je me lève, la tête et le cœur lourds et vides: pleins de tout le poids de l'enfer... Je suis le noyé qui perd courage et ne se défend plus que faiblement<sup>31</sup>. »

Et ses pensées, qui se polarisent sur l'action souterraine du Diable qu'il sent s'être emparé de lui, l'habiter et l'asservir :

« Si du moins je pouvais raconter ce drame; peindre Satan, après qu'il a pris possession d'un être, se servant de lui, agissant par lui sur autrui. [...] »

La grande erreur c'est de se faire du Diable une image romantique. C'est ce qui fait que j'ai mis tant de temps à la reconnaître. [...] Il s'est fait classique avec moi, quand il l'a fallu pour me prendre, et parce qu'il savait qu'un certain équilibre heureux, je ne l'assimilerais pas volontiers au mal. Je ne comprenais pas qu'un certain équilibre pouvait être maintenu, quelque temps du moins, dans le pire. [Gide désigne par là sa vie tranquille et rangée auprès de Madeleine, considérée maintenant comme un piège que lui a tendu le Diable !] Je prenais pour bon tout ce qui était réglé. Par la mesure, je croyais maîtriser le mal; et c'est par cette mesure au contraire qu'il prenait possession de moi<sup>32</sup>. »

Ainsi teste-t-il en lui-même l'action du Diable qu'il installera comme maître d'œuvre secret de ses *Faux-Monnayeurs*.

30 Cf. *ibid.*, p. 969-970, 974, 1015, 1016-1017.

31 *Ibid.*, p. 954-955.

32 *Ibid.*, p. 955.

En ce début de l'automne, sa lutte contre soi s'exprime sous forme de dégoût et de haine de soi :

« Un dégoût, une haine atroce de moi-même surit toutes mes pensées dès le réveil. L'hostilité minutieuse avec laquelle j'épie chaque mouvement de mon être le contorsionne. [...] Tout ce dont il me souvient de moi me fait horreur<sup>33</sup>. »

Mais il ne peut s'empêcher, on l'a vu, de se rendre à Paris pour revoir Marc, sous divers prétextes, cependant que, ne voulant pas céder à sa passion, il multiplie les lettres à Madeleine comme autant de garde-fous, consignand le fait comme pour prouver qu'il entend ne pas se détacher d'elle<sup>34</sup>. Et rentré à Cuverville, il se jette dans les lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey qui a été tué au front, dans lesquelles il trouve un aliment spirituel, pour en partager la lecture avec sa femme<sup>35</sup>. Cependant, il doit bien convenir que celle-ci est devenue un « fil à la patte », comme il le dit d'Ariane pour Thésée<sup>36</sup>, et il exprime cette situation sous forme de fable, présentée comme projet de roman :

« Un homme capable également de passions, de dissipation même, et de vertu, épouse, jeune encore, une femme dont l'amour n'exalte en lui que la noblesse, le désintéressement, etc. ; pour elle il sacrifie, sans même s'en douter exactement, tout ce qu'il a d'ardent, d'aventureux, de luxurieux ; ou du moins, il met tout cela en réserve.

Une nostalgie abominable s'empare de lui, peu de temps après la mort de cette femme. Il se sent jeune encore. Il veut recommencer une vie, une vie différente, et qui lui apporterait tout ce dont l'ont privé la vertu, la réserve, la volontaire pauvreté de la première. Il se lance dans une vie de luxe. Dégoût, mépris de soi qu'il y acquiert...

"Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer", dit La Rochefoucauld. Et cela est vrai même lorsque celui qu'on a cessé d'aimer, c'est soi-même<sup>37</sup>. »

On y lit sans peine le regard que Gide porte sur sa situation présente et sur son union avec Madeleine, à laquelle il regrette maintenant d'avoir sacrifié toute une part de sa disponibilité à l'aventure goûtée avant son mariage en Afrique du Nord. En outre, deux ans avant le drame des lettres brûlées par Madeleine (été 1918), on le voit ici faire mourir à nouveau symboliquement sa femme, mais il note cette fois que ce deuil, au lieu de lui apporter la délivrance espérée, ne lui procure que le dégoût de soi. Il ajoute, commentant ce projet : « C'est l'histoire de celui qui voudrait renier sa vertu », c'est-à-dire qu'il en est bien arrivé à souhaiter vivre avec Marc sa passion au détriment de son amour pour Madeleine (comme, dans le roman, ce sera le cas pour Édouard passant

33 *Ibid.*, p. 955-956.

34 Cf. « Arrivé hier soir à Paris. [...] Ce matin, écrit à Em. [...] Rentré dormir et écrire à Em. [...] Écrit à Em. hier et avant-hier. » (*Ibid.*, p. 955-956).

35 *Ibid.*, p. 963, 965. Gide publiera ces lettres à la NRF en 1922, avec une longue préface.

36 Cf. *Considérations sur la mythologie grecque*, in *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1999, p. 540 ; et A. GOULET, *L'ironie pastorale en jeu* in *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 78-79, avril-juillet 1988, p. 41-57.

37 *Journal I*, p. 963-964.

de son amour pour Laura à celui pour Olivier<sup>38</sup>) ; mais pour l'instant, le résultat, c'est son mépris de lui-même à se surprendre à piétiner mentalement son amour idéal pour Madeleine au profit de son désir de Marc. On devine qu'il lui faudra parer son amour pour celui-ci des couleurs de la vertu et de la pédagogie pour pouvoir l'accepter, voie qu'il énoncera en principe et en idéal à la fin de *Corydon*. On devine aussi comment ces ruminations préludent à la grande rupture des lettres brûlées, et comment, d'une certaine manière, ils la préparent dans l'ombre.

Pour l'instant, c'est pour Gide le temps d'une mort à soi-même : « Vous ne voyez donc pas que vous parlez à un mort ? », confie-t-il à son *Journal*. Ou encore : « envahi jusqu'au cœur par une immense mélancolie... » ; « La pensée de la mort ne m'a pas quitté de tout le jour ». Il se décrit, écrivant « sur un banc de l'avenue », certainement l'Avenue Mozart où habitent les Allégret, guettant Marc ; et note :

« Je suis perdu si je ne parviens pas à me ressaisir avant l'hiver. Ces mois d'été furent abominables, de travail nul et de profonde dissolution. Je ne pense pas avoir été jamais plus loin du bonheur. »

Mais apparaissent alors les germes de son acceptation de son sentiment envers Marc : « Je renonçais au ciel [= Madeleine]. Je ne me défendais plus de l'enfer [= Marc]. Idées fixes et tous les prodromes de la folie. Vrai! Je me faisais peur ». Il résiste encore à cette résolution, mais elle se trouve déjà en lui : « Pour en parler déjà, suis-je déjà si sûr d'être guéri ? »<sup>39</sup>

De fait, à partir d'octobre, on sent Gide muer lentement, retrouver goût au travail, former des projets, tout en faisant part encore de sa « tristesse innommable » et en constatant que « la préoccupation de [son] esprit [le] précipite ailleurs ». Se poursuit aussi sa lutte contre les sollicitations du désir qui le font périodiquement sombrer :

« Hier, rechute abominable, qui me laisse le corps et l'esprit dans un état voisin du désespoir, du suicide, de la folie... C'est la roche de Sisyphe qui retombe tout au bas du mont dont il tentait de gravir la pente, qui retombe avec lui, roulant sur lui, l'entraînant sous son poids mortel et le replongeant dans la vase. Quoi ? Va-t-il falloir encore et jusqu'à la fin recommencer cet effort lamentable ?<sup>40</sup> »

Pour vaincre ces affres du désir, il est prêt à se soumettre à l'Église, à la religion :

« Qu'importe que ce soit pour échapper à la soumission au péché que je me soumette à l'Église! Je me soumetts. Ah! Détachez les liens qui me retiennent. Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps. Ah! que je vive un peu! que je respire! Arrachez-moi du mal. »<sup>41</sup>

38 Cf. *Les Faux-Monnayeurs*, RRLD II, p. 224-243 ; et Alain GOULET, *Édouard le démoniaque*, Roman 20-50, n° 11, mai 1991, p. 5-18.

39 *Journal* I, p. 956, 959, 1026 et 960.

40 *Ibid.*, p. 964, 966, 967.

41 *Ibid.*, p. 968.

Reste qu'en mars, Gide s'est convaincu de consentir à son amour pour Marc : « Équilibre à peu près reconquis »; « mon âme reste [...] trop amoureuse de son péché pour consentir à s'acheminer sur la route qui l'en éloigne »<sup>42</sup>. Il est prêt à retrouver l'adolescent, à être heureux par lui, ce qui s'accomplit six semaines plus tard.

Nous avons quitté le premier jet du roman juste au moment où Édouard se dit « guéri de trouver [son amour] abominable » et où il l'accepte « comme une chose heureuse, comme un bienfait ». Pour son ami, il résume alors sa transformation correspondant à celle à laquelle on vient d'assister chez Gide :

« Avant mon voyage je luttai, je protestais contre cet amour ; je ne consentais pas à l'admettre, à le reconnaître. On m'aurait dit : vous aimez cet enfant ; j'aurais nié. À présent, j'ai domicilié cette idée ; je l'envisage avec plus de calme ; tu vois que j'ai pu t'en parler froidement, presque légèrement [Et l'ami de commenter :] (avec quelle extraordinaire chaleur, avec quelle exaltation au contraire ! mais il ne s'en rendait pas compte lui-même. C'est en entendant ces derniers mots que je compris combien profondément il était atteint)<sup>43</sup>. »

Édouard se justifie en précisant le caractère honorable de ses intentions :

« Je ne puis supporter qu'on en plaisante ; non, pas même toi. Du reste je n'en ai parlé à personne d'autre ; je viens de t'en parler comme j'aurais fait à moi-même. Ne va pas croire surtout que je ... désire cet enfant. Je le respecte. Mais ce que je peux dire, c'est que, depuis que je le connais, je ne sens plus de désirs pour d'autres. Tout ce que j'avais en moi de bestial, de mauvais, cet amour a tout absorbé. »

Ces mots suscitent alors cette réflexion du narrateur, son confident, qui entend mettre un terme à ces confidences :

« Ce que me disait Édouard à présent contredisait évidemment ce qu'il m'avait dit tout à l'heure : d'abord il prétendait éprouver pour la première fois de sa vie un amour complet, si j'ose ainsi dire, par opposition pour l'amour tout mystique qu'il avait d'abord voué à Madame X. et voici qu'il m'affirmait à présent qu'il n'éprouvait pour Jacques Saint Orlan<sup>44</sup> aucun désir. Je me gardai de lui faire remarquer cette inconséquence, par crainte de provoquer de nouvelles protestations, par crainte aussi d'éveiller ce qui peut-être sommeillait encore, qu'il n'osait s'avouer, et sans doute espérait étouffer ainsi. Aussi bien la peinture qu'il me faisait de son amour marquait un égarement qui m'était assez pénible<sup>45</sup>. »

C'est sur ce débat concernant la nature de l'amour et du désir, et sur la manière de les vivre dans une relation pédérastique que s'achève cet épisode dans cette première version, après quoi s'enclenchent des considérations sur le

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 1028-1029.

<sup>43</sup> BnF, Manuscrit 26960, f. 74-77.

<sup>44</sup> Ce nom pourrait venir d'Orlando, dont on trouve mention dans *Les Faux-Monnayeurs*, RRLD II, p. 279 (voir la note).

<sup>45</sup> BnF, Manuscrit 26960, f. 77-79.

travail d'Édouard. Celui-ci en profite pour résumer d'une formule abrupte la manière dont, comme Gide en 1916, il envisage une nouvelle orientation de son œuvre pour en arriver à l'essentiel :

« Mon travail ? Eh bien voilà : Je ne sais plus du tout où j'en suis. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent m'apparaît comme de la foutaise... disons ; des œuvres de jeunesse, pour être plus vrai<sup>46</sup>. »

Reprenant ce premier jet, Gide réoriente son propos vers des considérations concernant son désir fondamental de faire du neuf, d'être un découvreur et non un « côtoyeur »<sup>47</sup>:

« Ce que d'autres ont fait, je ne suis point désireux de le refaire ; non plus que ce que j'ai déjà fait, non plus que ce que d'autres que moi pourraient faire. Je sais fort bien que je me détourne ainsi du succès ; car le public n'applaudit jamais qu'à ce qu'il reconnaît ; mais le succès, je n'y tiens guère ; du moins la découverte m'importe bien plus que le succès<sup>48</sup>. »

Ce sont ces considérations qui, reprises et approfondies, serviront d'entrée en matière pour la grande scène centrale du thé à Saas-Fée qui présentera en abyme les principes présidant à la création des *Faux-Monnayeurs* au cours d'un grand débat entre Édouard, Laura, Mme Sophroniska et Bernard. Mais avant de quitter cet épisode, signalons encore une remarque d'Édouard qui forme comme un épilogue à ce que je viens d'exposer. Ayant déclaré à son ami qu'il voudrait faire entrer dans son roman tout ce qu'il lui arrive, et l'ami lui demandant : « Et tes nouvelles amours ? », il répond :

« Ça, tu sais bien que ce sont des choses dont on n'a pas la permission de parler. Mais peut-être *|bien que je les transposerai* – qu'en les transposant... »<sup>49</sup>

C'est bien ce que Gide a fait.

À côté de ce grand épisode aux racines autobiographiques dont le récit a disparu du roman, il en est beaucoup d'autres où l'on sent l'investissement personnel de l'auteur, sans qu'aucun n'atteigne son intensité et son intérêt pour l'éclairage de la vie de Gide. Cependant, relevons encore quelques notations autobiographiques restées enfouies dans les brouillons, transpositions de confidences toutes vives de l'auteur. Il en va ainsi de certains aspects de Sarah Vedel qui font référence à Élisabeth Van Rysselberghe, la mère de Catherine Gide, dont le père notait en novembre 1922, alors qu'elle était enceinte, l'« inébranlable décision de faire, de sa volonté d'être mère, une réalité immédiate », tandis qu'une amie anglaise de sa mère louait sa volonté d'« avoir un enfant en dehors des permissions sociales »<sup>50</sup>. Gide donc, présentant son personnage

46 *Ibid.*, f. 80-81.

47 Cf. *Journal des Faux-Monnayeurs*, RRLD II, 528.

48 BnF, Manuscrit 26961, f. 173.

49 *Ibid.*, f. 175. Cette variante, comme maintes autres, s'est trouvée supprimée de l'édition de « la Pléiade ».

50 Théo Van Rysselberghe à Émile Mayrisch, 7 novembre 1922, in Catherine Gide, *Entretiens* 2002-2003, Gallimard, 2009, p. 128, et Peacock à Maria Van Rysselberghe, 13 février 1923, *ibid.*, p. 134.

dont le féminisme s'est fortifié, comme celui d'Élisabeth, lors de son séjour en Angleterre, note que son amie anglaise et elle

« s'étaient construit des théories selon lesquelles une jeune fille se doit de faire valoir tous ses droits. Mais tandis que la jeune Anglaise n'avait en vue que le plaisir, Sarah songeait à la maternité. Le droit qu'elle revendiquait, c'était surtout celui d'être mère<sup>51</sup>. »

Un peu plus loin, le narrateur soulignait sa revendication de « l'égalité des sexes » : après avoir dit que, non seulement, « dans la conduite de la vie et, partant, des affaires, de la politique même au besoin, la femme fait souvent preuve de plus de bon sens que bien des hommes », il ajoutait :

« Et dans l'éducation des enfants. Elle ne se dissimulait pas le scandale que pourrait causer, près des siens, une grossesse extra-légale; mais elle se sentait prête à affronter tous les mépris et tous les blâmes, capable de tous les défis<sup>52</sup>. »

Or ces lignes sont écrites au moment où Élisabeth vient de devenir mère, le 23 avril 1923. Et si Gide renonce alors à ces développements parce qu'ils ne sont pas « dans le cadre »<sup>53</sup>, ils se retrouveront à l'origine et au cœur de *Geneviève*, que Gide avait conçu comme « un grand roman féministe »<sup>54</sup>.

Pour terminer, présentons un regard et un jugement assez contrasté de Gide, à charge et à décharge, concernant sa femme Madeleine, formulé à propos de la prise à parti de Rachel Vedel, la sœur aînée de Sarah, toute dévouée au service de la pension, celle-ci lui reprochant d'avoir éloigné Bernard, devenu son amant, de la pension :

« Elle s'indignait contre sa sœur qui, disait-elle, empêchait |*autour d'elle*| toute joie et prétendait faire de la vie entière un pensum. Libre à elle de se priver de tout jusqu'à fournir une parfaite image du désespoir et de l'ennui [impression de Gide à Cuverville, lorsqu'il est en proie au désir]. Mais il ne lui appartenait pas de toucher au bonheur des autres. Elle n'avait pas le droit d'imposer une vertu que son exemple suffisait à rendre odieuse. Et Rachel qui, toute sa vie, avait sacrifié son propre bonheur précisément pour permettre un peu plus de bonheur autour d'elle, souffrait cruellement de l'injustice de ces accusations. C'est une erreur fréquente, et que commettent facilement les esprit légers qui confondent bonheur et plaisir, de croire que certaines âmes un peu austères s'en prennent à la joie de ce monde ; c'est au contraire pour protéger la joie qu'elles s'élèvent contre ce qu'elles appellent le péché. |*Certaines de ces belles âmes (et je songe à Rachel en écrivant ceci) s'indignent au contraire de tout ce qui compromet cette joie supérieure qu'elles tiennent pour véritable et près de qui toutes les blandices de ce monde leur paraissent précaires. Mais cette joie supérieure à laquelle tendait Rachel était inaccessible à Sarah.*

51 BnF, Manuscrit FR Nouv. Acq. 26963, f. 115.

52 *Ibid.*, f. 116.

53 *Cahiers André Gide*, 4, Gallimard, 1973, p. 218, et Maria VAN RYSSSELBERGHE, *Je ne sais si nous avons dit d'impérissables choses*, Gallimard, « Folio », 2006, p. 202.

54 *Les Cahiers de la Petite Dame*, 9 mars 1930, CAG V, p. 85.

– Mais je n'en veux pas de ta joie. Mais je n'y crois pas, disait Sarah en sanglotant. Elle ne peut pas me satisfaire. Ne te mêle donc pas de mon bonheur. Je n'ai pas besoin que tu m'aides à être heureuse.

– Je ne puis pas te laisser te perdre.

Il ne me plaît pas d'être sauvée. »

Mais cette joie supérieure à laquelle tendait Rachel était inaccessible à Sarah. Elle n'en voulait pas, n'y croyait pas et protestait contre sa sœur. Elle n'était pas faite pour cette joie et cette joie n'était pas pour elle.

– Je ne puis pas te laisser te perdre, disait Rachel.

– Et s'il ne me plaît pas d'être sauvée, ripostait Sarah<sup>55</sup>.

On sent l'ambivalence de la présence de Gide derrière ces deux moments du procès. Comme Sarah, il constate et déplore que sa femme se réfugie dans son austérité de vie et dans ses devoirs de maîtresse de maison, bannissant les plaisirs de l'existence et réprouvant les écarts d'ordre moral de son entourage, au nom de ses principes ; mais en même temps, il est le narrateur prenant sa défense pour faire valoir la logique de cette rigueur exercée au nom de sa foi religieuse et de sa conception morale, jugeant toujours préférable de cheminer sur l'étroit sentier menant aux joies d'ordre supérieur. Un tel passage vient comme en écho au verset biblique qui résonnait au cœur de *La Porte étroite* :

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition ... »<sup>56</sup>

De la même manière, à la fin de sa vie, il présentera, dans *Et nunc manet in te...*, Madeleine ayant trouvé refuge « dans la religion », soucieuse de faire toujours passer « le bonheur d'autrui [...] avant le sien propre »<sup>57</sup>.

Avec ces quelques exemples, on peut donc se faire une idée de la mine d'éléments aux accents nettement personnels restés enfouis dans les brouillons des *Faux-Monnayeurs*, et de ce qu'on peut en glaner en auscultant les manuscrits inédits. Comme je l'affichais naguère en titre d'un de mes ouvrages<sup>58</sup>, Gide avait besoin d'écrire pour vivre, de s'approprier en l'exprimant ce qu'il ressent et ce qu'il pense. Et la fiction lui a souvent permis de se dire avec plus de liberté que dans ses écrits proprement autobiographiques.

C'est ainsi qu'on peut signaler ou rappeler que, dans *Les Faux-Monnayeurs*, se profilent maints de ses familiers derrière les personnages, et qu'on peut y retrouver plusieurs scènes dérivées de celles qu'il a vécues et racontées par ailleurs. Surtout, le roman présente d'une façon vivante et détaillée ce qui n'a guère ou pas trouvé place ailleurs. C'est ainsi que, derrière Armand Vedel, se profile son ami de jeunesse Émile Ambresin, alias l'Armand Bavretel de ses Mémoires, en proie à un profond mal-être et à un cynisme affecté, retournant

55 BnF, Manuscrit 26963, f. 286 et 288.

56 RRLD I, p. 820, citation de Luc, XIII, 24.

57 *Et nunc manet in te...*, SV, p. 949-951.

58 *André Gide : écrire pour vivre*, Paris, José Corti, « Les essais », 2002.

ses affections en agressivité à l'égard de ses proches, et qui s'est suicidé parce qu'il se sentait odieux à lui-même, s'éprouvant sans doute homosexuel sans pouvoir en parler à quiconque. J'ai déjà consacré plusieurs études à son cas<sup>59</sup>, mais il se trouve que certaines notes préparatoires, dans lesquelles il se trouve explicitement nommé Emile Ambresin avant de s'appeler Armand Janicot, puis Armand Vedel dans les rédactions successives, permettraient d'approfondir le cas de cet ami dont le suicide a durablement pesé dans la vie et sur la conscience de Gide, comme cela se manifeste dans différentes percées dans l'œuvre<sup>60</sup>. Mais c'est une question trop complexe et fastidieuse pour que je le fasse ici.

Je conclurai donc juste en indiquant que de nombreuses figures appartenant à des proches de Gide ou à son histoire se profilent derrière bien des personnages des *Faux-Monnayeurs* : outre Marc Allégret, Élisabeth, Madeleine, Émile Ambresin dont j'ai parlé et qui le hantent particulièrement, mentionnons Marc de Lanux derrière La Pérouse, Eugenia Sokolnicka derrière Madame Sophroniska, Christian Beck derrière Bercail<sup>61</sup>, Jean Cocteau derrière Robert de Passavant, Valentine Rondeaux, une belle-sœur de Gide, derrière Laura, Jean-Jacques Keller derrière Azais, Yves Allégret derrière Georges, et bien d'autres encore qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, en rappelant toutefois que Gide lui-même se manifeste de façon privilégiée derrière le masque d'Édouard mais aussi, çà et là, derrière la figure de Bernard par exemple, voire de Vincent en ce qui concerne l'étude de la prise de possession d'un être par le diable<sup>62</sup>.

Tous ces cas de traces patentes dans le roman et d'autres encore montrent bien que ce n'est pas par volonté de censure que Gide a renoncé à maints passages de ses brouillons demeurés inédits, mais à cause de son exigence littéraire qui l'amenait à les éliminer, tout en conservant soigneusement l'ensemble de ses manuscrits pour laisser le plaisir à des curieux de mon espèce de les découvrir et de les mettre au jour.

59 Cf. A. GOULET, « Sur une figure obsédante: vers une origine de la création littéraire », *André Gide*, n° 9, RLM, Minard, 1991, p. 47-60 ; et *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*. Paris, Minard, « Bibliothèque des Lettres Modernes » 35, 1986, p. 452-462.

60 Ainsi : « Bernard a été mis à la pension Blondel-Janicot. Armand Janicot (Emile Ambresin) » (Ms. BnF, 26960/28), ce qui renvoie bien sûr à la pension Keller que Gide a fréquentée, au 4 de la rue de Chevreuse, où il avait comme camarade et ami Émile Ambresin. Ou encore : « Le vieux (père de L. N.) est professeur de math. Facultés affaiblies – son ami (le père d'Émile, du médecin et de la femme séduite par Etienne) lui demande de présider l'étude (le père d'Émile tient une sorte de pension-chauffoir, genre pension Keller) – après des revers de fortune. [...] Emile s'empare du revolver, qui lui servira – après la « nuit de bonheur » – / Conversation d'Émile et de Jacques au sujet du suicide de l'autre. » (Ms. 26960/30). « Le pasteur (père ou frère de Laura et d'Émile) – souffre de voir des gens heureux sans Dieu – il les veut convaincre de leur misère. » (Ms. 26960/54). « Association pour le suicide / l'un a pour frère un type ds le genre de P. G. – famille désagrégée, comme tel que j'imagine que fut celui d'Émile Ambresin. [...] Conversation des gens assis [ ? ], à table, en revenant du cimetière après l'enterrement du suicidé – l'un d'eux raconte l'histoire de E. A. [Émile Ambresin] (Ms. 26960/83).

61 Cf. A. GOULET, *Les Faux-Monnayeurs mode d'emploi*, Paris, SEDES, 1991, p. 215-238.

62 Cf. notamment RRLD II, p. 279-280.